

Matthieu 25, 14-30

19 novembre 2023

Saint Etienne, Prilly

On le sait, le temps qui précède l'Avent, c'est souvent le temps où l'on s'attarde sur des paraboles terrifiantes puisqu'elles se concluent toutes par un jugement impitoyable, sans demi-mesure, séparant les bons et les mauvais, ceux qui seront jetés dans les ténèbres du dehors, là où sont les pleurs et les grincements de dents !

Les prédicateurs médiévaux en particulier s'en donnaient à cœur joie de terrifier les fidèles par ces descriptions d'épouvante et on comprend, sans doute, pourquoi la Réforme, qui accentuera le message sur le salut réservé à tous et toutes, aura autant de succès quelques siècles plus tard.

Ainsi en va-t-il de cette parabole des « talents », pour le moins dérangeante, parce qu'elle offre des images contradictoires de nous, de Dieu et de l'Évangile !

- Dérangeante en effet, cette inégalité des talents donnés aux serviteurs (pourquoi certains auraient-ils droit à plus que d'autres ?),
- Dérangeante, cette image d'un maître ressemblant à un véritable « homme d'affaires », investi dans l'agitation capitaliste du moment !
- Dérangeante enfin cette vision terrifiante d'un jugement sans appel qui jette les peureux dans des fournaies ardentes.

Et si un regard plus attentif encore se mettait à déranger jusqu'à nos impressions premières ?

D'abord, ne dispersons pas notre attention : qu'importe les banquiers, les prêts avec ou sans intérêts, cette parabole n'est pas une justification du système capitaliste.

Les talents qui sont confiés aux serviteurs, pour l'instant, c'est une énigme, on ne sait pas vraiment de quoi il s'agit. C'est comme si le maître distribuait des cartes à jouer mais sans expliquer la partie et la règle du jeu. Aucune consigne, aucun ordre, aucune explication, aucune marche à suivre.

La seule chose que l'on sait, c'est que ce talent, c'est quelque chose d'énorme : juste pour vous donner une idée, un talent à l'époque de Jésus, c'est l'équivalent du salaire d'un ouvrier qui aurait travaillé pendant environ 20 ans.

D'ailleurs, si cette parabole n'existait pas, le mot « talent » (qui au sens propre signifie pièce de monnaie) n'existerait pas, au sens figuré, et en français il nous manquerait, car il n'a pas vraiment d'équivalent exact.

Dès le début de l'histoire, la parabole nous dit que ces talents sont données « à chacun selon sa mesure, à chacun selon sa force » ! Ainsi, rien n'est donné qui ne soit au-dessus des forces des serviteurs.

La première impression d'inégalité dans cette histoire tombe donc d'elle-même : car égalité ne signifie pas forcément uniformité. Ainsi, la question n'est pas tant de savoir combien on a de talents... mais ce qu'on en fait.

Mais l'énigme des talents, elle, demeure.

Alors les trois personnages en présence vont décider de se lancer, ou non, dans le jeu du maître. Car la question fondamentale de la parabole c'est bien celle de savoir quelle attitude adopter face à la proposition du maître.

Là encore, on sent bien que l'essentiel n'est pas le résultat obtenu mais l'attitude adoptée face à cette proposition. C'est comment les serviteurs vont oser risquer leur talent.

Pour que les choses soient claires, la parabole nous offre deux attitudes complètement opposées pour se lancer dans le jeu.

Il y a, permettez-moi de commencer par la fin, il y a le mauvais serviteur.

Mais en fait, est-il si mauvais car, après tout, il n'a rien fait de mal. Il a pris toutes ses précautions, il a tout fait pour préserver son avoir. Son choix a juste été de le laisser dormir. Rien ne nous dit qu'il est paresseux, qu'il n'a pas travaillé pour lui-même. La seule chose qu'il n'a pas voulu faire, c'est risquer le don qu'il avait reçu !

Et puis, très vite, on va s'apercevoir que l'image qu'il a de son maître (et j'ai déjà ici envie de faire le glissement entre maître et Dieu !) est pour le moins terrifiante : le maître qu'il attend est méchant, exigeant et injuste. La seule chose qu'il puisse attendre d'une telle personne c'est bien un jugement et un châtement.

J'avoue que je comprends d'autant plus son calcul : avec un tel maître, mieux vaut ne pas s'occuper de ce qu'on en a reçu et attendre ! D'ailleurs il le dit lui-même, ce pauvre serviteur : « J'ai eu peur ».

Ainsi, avant d'être mauvais ou méchant, ce serviteur est un homme qui est mal en

point, un homme en mauvais état, un homme pris aux filets de sa peur. Je me demande alors dans quelle mesure nos images de Dieu ne sont-elles pas aussi parfois les projections de nos angoisses...

Homme complexé, paralysé, ce troisième serviteur va alors provoquer quelque chose d'étonnant : c'est que son maître devient exactement ce que le serviteur a dit qu'il était.

Autrement dit, le serviteur, paralysé par sa peur, rend son maître tout aussi rigide et inflexible qu'il se l'imaginait. Sa peur a enfermé son maître dans cette image de Père fouettard, de maître vengeur.

Ainsi ce ne serait pas un Dieu méchant, exigeant et injuste qui nous condamnerait mais bien plutôt nos propres jugements : « Tu savais... nous dit le maître... tu savais, eh bien je vais me conduire comme tu as dit et cru que je devais me conduire ! ... ».

Voilà un serviteur complètement inhibé par sa peur, qui vit sur un savoir complètement imaginaire : ce qu'il a inconsciemment souhaité comme image de son maître, c'est bien cette image qu'il va rencontrer.

A partir de là, l'angoisse de l'enfer devient véritablement l'enfer de l'angoisse, cette part d'ombre qui bloque toute relation et toute dynamique de vie. Et la fin, très cauchemardesque de la parabole, dit davantage sur cette angoisse que sur la réalité de l'au-delà.

Toute autre est l'attitude des deux premiers serviteurs.

Pour eux, l'absence du maître va instaurer une relation fondée sur le don et la confiance. Ils se détachent de l'image qu'ils avaient du maître (puisque de toute façon il est absent) et ils entament la partie.

La seule chose qu'ils font, c'est croire sur parole le geste du maître.

Et par deux fois, à la fin, au moment où chaque serviteur fait retour de ses talents, résonne cette belle parole : « Entre dans la joie de ton maître », comme s'il y avait là un heureux glissement entre le Royaume de Dieu et la joie du maître !

Et si c'était là, la clé de la parabole, l'énigme du talent ? Si c'était justement là ce qu'il fallait faire fructifier, la joie du maître, c'est-à-dire sa présence malgré l'absence !

Maître Eckhart, le grand mystique rhénan du Moyen-Âge, dit dans un de ses

sermons que la joie, c'est la façon pour Dieu d'être présent sur la terre ! Et si c'était cela qu'il nous fallait recevoir pour mieux le donner ensuite, la joie du Royaume !

Vivre de cette joie serait alors d'abord dénouer les peurs qui nous étouffent. Ce serait aussi choisir le risque face au confort calfeutré. Ce serait ainsi rendre Dieu présent sur cette terre.

Le Royaume, il commence à partir du moment où nous disons, comme les deux premiers serviteurs auraient pu le dire :

« Je sais que tu es un maître tendre, que tu ne moissonnes pas où tu as semé, que tu n'amasses pas où tu as ramassé. Je n'ai pas peur : je vais aller dire ta confiance sur la terre et je t'en offrirai le produit ».

Alors, nous aussi, dès maintenant, entrons dans la joie de notre maître !

Amen

Isabelle Graesslé